

1^o prise

F

31

Transsibérien

Latitude, 47° 55' 00'' N. Longitude, 106° 55' 00'' E.
Coordonnées GPS de Oulan-Bator, Mongolie.

La dernière fois que j'ai vu Sparky c'était dans les toilettes publiques de Collioure. Il avait les yeux bleus comme les femmes des marins. C'est normal, avait-il dit, je suis né en Bretagne, l'océan est un père pour moi, certains disent même que ma mère se serait pointée en pleine tempête, nue, devant les côtes armoricaines. Mais voilà, avait-il avoué, mon cœur bat pour d'autres paysages.

Il était vingt deux heures passées, il n'y avait personne dans les toilettes et je me lavais. Mon torse se reflétait sur le miroir de mauvaise qualité. Derrière moi, toutes les portes affichaient un point vert pour signifier : « Libre ». Libre, c'est exactement ça la liberté, c'est le sentiment de paix qu'une cuvette peut ressentir après avoir subi l'assaut des touristes. Je me savonnais les aisselles, le sexe puis les pieds. Je me laverai les cheveux demain, m'étais-je dit, à la fontaine, au soleil, si je le fais maintenant, j'aurais les tifs mouillés pour dormir.

Sparky m'avait rejoint pour me prêter du dentifrice, j'avais oublié le mien dans une gare. Il m'expliqua qu'il se lavait avant l'aube pour éviter de croiser du monde. La nuit, les gosses viennent parfois, ils ne sont pas méchants, mais c'est toujours délicat de montrer sa vieille carcasse à vif.

C'était un vieux tube de dentifrice, il n'en restait qu'un fond, alors je lui promis d'en dégoter un autre. Le lendemain matin, je me rendis au Carrefour pour tirer un *Colgate*, le plus cher du rayon.

L'après-midi, Sparky traînait sur la place centrale avec sa chienne Cayenne, aussi douce qu'une mère. La chienne dormait sous un arbre pendant qu'il jonglait. Je lui lançai le dentifrice qu'il attrapa au vol. Sans parler, je me dirigeai vers la fontaine et dénouai mes cheveux. Les guêpes se collaient sur mon cou humide et salé, leurs pattes me caressaient la couenne.

Les rides de Sparky se creusaient sous le soleil, comme faites au cutter sur du cuir, ou dans de la terre. Il avait dans sa peau toute la poésie de la vie acharnée, ses rebondissements, ses espoirs. Au fil du temps, l'alcool avait fait durcir et rougir sa peau, son visage était gonflé, sûrement gonflé de toutes les vies qu'il avait eues auparavant.

Il m'avait offert une bière et j'avais coupé mon pain en deux. Il était seize heures, Sparky avait fini sa journée. Mon verre est déjà bien rempli de ferrailles, disait-il en souriant, je peux m'arrêter. Il fit tinter les pièces contre les parois en plastique, il devait y avoir une dizaine d'euros. Tu sais, disait-il, ça rapporte pas mal de jongler et ça fait rire les enfants, en une journée, si ça se passe bien, je peux me faire quinze balles, c'est suffisant pour vivre. Je hochai la tête, j'en avais fait l'expérience dans le passé.

- Certes c'est suffisant pour vivre, ajouta-t-il, mais il m'en faut un poil plus pour m'acheter un billet de train.
- De train ?
- Oui, un billet pour le Transsibérien.
- Quoi ? Tu vas faire quoi là-bas ? Ça traverse la Russie, non ?
- Eh absolument ! Le plus important c'est qu'il passe en Mongolie, mais tu vois il me faut deux places, une pour Cayenne.

- Pourquoi la Mongolie ?
- Pas facile à expliquer, je voulais aller le plus loin possible, plonger au plus profond de moi en quelque sorte. Je lui tendis notre unique bière, il en but une gorgée. Derrière lui, la mer scintillait, se mélangeait à ses yeux.
- Ça fait dix ans que j'économise pour y retourner.

Tous les soirs, m'avait-il confié, il rêvait de Oulan-Bator, c'est la ville où il s'arrêterait avec le Transsibérien. En attendant, sur les bancs de Collioure, il imaginait rejoindre les steppes, ressentir leur vent froid et réconfortant.

- Mais tu vas rester bloqué là-bas, tu ne te feras jamais assez de thune pour revenir.
Il leva les yeux au ciel, regarda les cormorans voler sous le soleil qui transperçait leurs plumages.
- Tu sais, je ne compte pas revenir, je veux mourir là-bas, c'est mon dernier espoir, la dernière chose que je demande à la vie.

Il croqua dans le pain et, tandis qu'il mâchait, il m'apparut soudainement comme un vieillard, grand et majestueux, souhaitant qu'on lui foute la paix. Ici, sous les rayons et bercé par l'odeur d'iode, ses pommettes semblaient lourdes, comme s'il y avait un sac lourd dans chacun de ses pores, comme s'il voulait se délester de son propre poids.

- Tu sais, j'ai tellement peur de mourir ici, loin de ma famille de cœur, putain si on m'avait dit à ton âge que j'avais besoin d'un lieu pour mourir... Ça fait dix ans que je ne les ai pas vus et en dix ans il s'en passe des choses. Je ne sais pas comment ils seront, si leur yourte sera encore debout. Mais je sais que le cœur de Batbayar bat encore, je le sens au fond du mien.

Je ne savais rien de ce qu'un vieil homme pouvait ressentir, je n'avais que trente ans bien tassés, dans le cœur et dans les cernes. Face à l'immensité de la mer et de Sparky, j'acquiesçais en silence.

Il regardait les vagues s'écraser contre les rochers, il était de profil et son buste se soulevait à chaque respiration. Je sortis un billet de cinq euros plié dans ma poche et je le défroissai. Je regardais ce fichu papier avec l'envie, au fond de me tripes, qu'il fasse parti de son voyage, qu'une part de moi parte en paix avec lui.

- Non non, bonhomme, je peux pas l'accepter, t'en auras besoin...

- Sparky, insistai-je, il n'y a pas qu'une valeur économique à mes yeux.

La nuit, il me rejoignit à nouveau dans les toilettes. On avait laissé la porte entrouverte pour accueillir les étoiles. Cayenne marchait entre mes jambes, ses poils se mêlaient à l'eau perlant sur mes mollets. Cette fois-ci, Sparky s'était lavé de nuit, avec moi. Nous étions nus tous les deux devant le miroir, avec des constellations autour de nous. Debout, dans l'obscurité bleue, il ressemblait à un vieillard doté d'une fougue adolescente. Il était sans doute plus jeune que moi dans sa tête. Dans ses gestes, dans la vibration de son rire, il y avait un concentré d'espairs, aussi pur et fort que l'eau de vie. Son énergie me brûlait la gorge, me grisait.

Je dormis à la belle étoile, seul sur le front de mer. Sparky était parti chercher je ne sais où, avec Cayenne. Je pensais à lui et à son histoire de Mongolie, en me disant qu'un homme ne peut pas mourir tant qu'il a du courage. J'imaginai le bruit des griffes de Cayenne contre la moquette des wagons, le reflet des yeux de Sparky sur la vitre, ses iris bleus qui se mélangent aux steppes qui défilent.

Le matin, je le trouvai encore sur la place principale, comme bien souvent, m'apprit-il. Tout le monde le connaissait ici, les patrons du bar lui offraient des pintes. C'est comme ça ici, sourit-il, et en échange, il leur décrit le goût du lait de yak.

J'eus aussi le droit à mon histoire : un jour Batbayar avait amené Sparky faire un tour à cheval dans les steppes, tous les deux galopaient côte à côte, avec un sentiment de liberté au creux des organes. Le soir venu, ils avaient partagé un repas chaud avec sa famille, sous les crépitements du poêle.

La nostalgie humectait ses yeux pendant qu'il parlait, il frotta ses paumes l'une contre l'autre pour faire sortir la tension de son corps.

- La liberté et les grands espaces me manquent, ça fait trop longtemps que je vois les rues de Collioure, c'est bien ici mais il manque quelque chose. Ça fait trop longtemps, souffla-t-il, pour un vieux nomade comme moi, j'ai besoin d'air.

- T'as une idée d'où aller ?

- J'irai où le vent me porte.

Cette nuit-là, il ne me retrouva pas aux toilettes, c'est moi qui le rejoignis le lendemain, avant l'aube.

Il finissait de se savonner et je me mis torse nu. C'était une nuit claire qui rend la vie plus possible que jamais.

Il devait être cinq heures du matin et il riait aux éclats comme un gamin. Il enfilaient son pantalon et sa chemise. Des étoiles encore endormies se cachaient dans sa tignasse.

- Mon ami, lança-t-il, le vent m'appelle, je l'entends dans mes veines.

Je tournai la tête à la recherche de son regard, mais il m'observait à travers le miroir.

- Déjà ?

Mon ventre se noua.

- Oui, j'ai une rafale dans les veines, ça m'a pris hier pendant qu'on parlait, je sens que je pourrais partir en volant.

Je savais qu'il était sérieux, les gens comme lui sont sérieux et tiennent parole.

- Tu garderas les cinq euros pour le Transsibérien, promis ?

Il posa sa main sur mon épaule en faisant un signe du menton :

- Je t'ai attendu pour me laver les dents.

Il prit sa brosse à dents, je pris la mienne, mais malgré moi, je restais torse nu devant le miroir, sans pouvoir bouger, à le regarder dans la lumière du jour naissant.

- L'horizon m'appelle, reprit-il.

Je l'observais lacer ses chaussures. Sous la grande Ourse qui s'effaçait pour apparaître ailleurs, Sparky se

préparait pour partir, devant mes yeux. Cayenne trottinait autour de lui, la langue pendante.

- Où le vent vous porte ?

- On ne sait pas encore, le but c'est de se faire de l'argent pour le billet, je vise les quinze euros par jour.

À cet instant, les secondes défilaient comme des trains, mon cœur se serra. Insaisissables, pensai-je, ces oiseaux qui ont l'espoir comme pays.

Leurs deux silhouettes se rapprochèrent de la porte, et je restais là, à moitié nu, en les contemplant. Le ciel rosissait derrière eux, éclairait leurs figures d'un faisceau doré puis, Sparky me fit un signe de la main.

- Quand ce sera le bon moment, dis-je, tu passeras le bonjour à Batbayar de ma part.

1694 mots.